

# j'ai quinze ans et je ne l'ai jamais fait

Maud Lethielleux

Roman



Extrait de la publication



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

# j'ai quinze ans et je ne l'ai jamais fait

Maud Lethielleux

Roman



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

**Première de la classe, Capucine n'a qu'une obsession, elle veut faire l'amour. Elle a quinze ans, c'est le moment, pense-t-elle. Mais pas avec un garçon de son âge, boutonneux et maladroit, non, Capucine aimerait un homme, un vrai, et pourquoi pas son prof d'histoire-géo ? Dans la même classe, Martin, avachi sur sa chaise, rêve de musique. Bassiste, il prépare son premier concert public, collectionne les bulles et joue l'homme de la maison, celui qu'il n'a jamais connu. Autour d'eux gravitent Lily la fille qui brille, Nath et ses dreads trop longues, Jo le guitariste, Charlotte qui reprend ses études et les lèche-sandaes de Mme Sou.**

**Le soir du concert, les destins s'emmêlent.**

**j'ai quinze ans et  
je ne l'ai jamais fait**

À Lin  
À Christophe

*J'ai quinze ans et je ne l'ai jamais fait. Voilà.*  
C'est la petite phrase que je me répète chaque matin, et puis chaque soir, et aussi en cours d'histoire, et parfois dans d'autres matières mais plus rarement.

J'ai quinze ans, j'ai déjà aimé deux cent vingt-huit fois, j'ai connu les préliminaires à six ans, mon premier baiser à deux (un cousin éloigné voulait s'entraîner avant d'embrasser sa première chérie), et le plaisir à onze. Sauf que :

– Les voyages en solitaire, bonjour la déprime quand l'horizon n'a qu'une idée en tête : te montrer l'ampleur de l'espace à parcourir avant de trouver âme qui vive.

– Mon premier baiser à deux ans, je n'en ai qu'un souvenir flou reconstruit à l'aide des descriptions de ma mère (descriptions entrecoupées de soupirs coupables et de pleurnicheries).

– Quant aux préliminaires, c'était tellement magique qu'ils m'ont marquée à jamais. Mais mon amoureux, après m'avoir fait découvrir les plaisirs de la chair, n'a plus jamais voulu jouer qu'aux Playmobil avec moi. Et, comble du

malheur : impossibilité de suggérer l'érotisme, les Playmobil n'étant pas déshabillables. J'ai bien tenté de les positionner de façon explicite mais, les bras raides et le buste droit, ils avaient plutôt l'air de cadavres empilés que d'un couple énamouré.

J'ai quinze ans. J'aurais certainement pu le faire mille fois mais, à force d'en avoir rêvé, la réalité s'est faite inquiétante. Et puis, soyons honnête, des possibilités, je n'en ai pas eu tant que ça. Les zozos de ma classe comptent leurs boutons d'acné quand je cherche à localiser (intellectuellement) mon point G. Surtout en cours d'histoire, évidemment.

Le problème, avec mon obsession, est de n'avoir personne à qui en parler. Et comme chacun sait, quand on garde pour soi ses idées les plus chères, elles finissent par prendre une place démesurée. Il m'arrive même d'en vouloir au monde entier de ne pas se sentir concerné par mon problème personnel. Problème qui, un jour, pourrait me rendre folle ou inaccessible, ou les deux à la fois, la folie provoquant l'isolement malgré la promiscuité. J'en sais quelque chose, on est toutes un peu dingues, nous les femmes de la famille. On est nées d'une petite graine et on a gardé un grain. D'ailleurs, et c'est probablement un signe, voire une prédestination, mon corps est recouvert de mini-grains de beauté quasiment invisibles, destinés à être vus et caressés par l'être aimé. J'ai même cru remarquer

une de ces taches de beauté sur ma fesse droite. Je demanderai à mon premier chéri de la prendre en photo car je n'en ai eu qu'un aperçu en me contorsionnant devant le miroir géant, celui que j'ai fixé en face de mon lit. Cette photo, je la conserverai et, si un jour j'écris mon histoire, je la mettrai en couverture et je pense, en toute simplicité, qu'une telle photo devrait être un bon atout commercial. Non pas que mes fesses soient particulièrement spéciales, mais elles ont le mérite d'être bien pleines et sans un gramme de cellulite. Ma légère cambrure naturelle leur confère une grâce orientale dont j'espère pouvoir profiter un jour.

Sur la couverture, on apercevra donc un grain de beauté sur des rondeurs floues, et tout en haut, sous forme de tag, sera inscrit le titre *J'ai quinze ans et je ne l'ai jamais fait*. Pour le titre, je suis encore incertaine, il vaudrait mieux, sincèrement, que je l'aie fait avant de le faire éditer. Ceci pour deux raisons bien distinctes : d'abord parce que mes stratégies amoureuses me prennent un temps tel qu'il m'en reste peu pour ce genre de projets, surtout que le soir avant de m'endormir mon entraînement sensitif ne me laisse plus l'occasion d'ouvrir mon journal intime. Et parce que l'avoir fait me permettrait de trouver un titre plus osé comme *Quinze ans* (ou au pire seize), *des capotes pour Capuche*.

Pas mal comme titre, non ?

Sachant que Capuche, c'est moi. Les capotes, je suis pour. Et l'âge permet de situer l'action. On sait ainsi qu'une partie du roman se déroulera dans un collège, une autre sur le lit une place d'une chambre violine, et puis le reste dans les rues d'Angers, la ville où j'ai l'honneur d'être enterrée depuis ma naissance. Quant à Capuche, c'est bien évidemment le diminutif de Capucine, prénom à la c... qui fait danser les moqueurs. Certains d'entre eux confondent même Capucine et Bécassine. Dans les deux cas, vive la campagne, je passe pour une fleur ou une bécasse. À la rigueur, à choisir, j'opterais plutôt pour la bécasse. Être goûtée, mangée, dévorée ou, mieux, croquée à pleines dents n'est pas pour me déplaire. Pour les vieux je suis Capucine. Pour tous les autres, je suis Capuche. Capuche la caboche. Une tête, paraît-il, et j'avoue, tout ce temps que je peux me permettre à ne pas potasser, je le passe à rêver. Mieux : à fantasmer. Je suis un fantôme à moi toute seule, tellement énorme, tellement inimaginable, que fixer un homme dans les yeux relève de l'impossible. Je me dis toujours : si l'un d'eux devine le fond de mes pensées, je passe pour... Et le fait d'y penser finalement n'est pas si désagréable. J'ai toujours aimé la provocation. Mais pour le moment elle n'existe que dans mes pensées. Et déjà, ce n'est pas toujours facile à gérer.

Capuche la caboche. Capuche la culbute. Capote  
et Capuche. Calotes et...

Bref. J'ai quinze ans et je ne l'ai jamais fait.

La vérité, c'est ça.

OK. OK, OK, OK. Ouais. Ouais (soupir).  
Bon (temps de silence). OK (long temps de  
silence). Slack (claquement du manuel de  
grammaire). Popopo (petits pas vers mon  
étagère). Reslack (ouverture de *Bass magazine*).  
Martin!!!! (Voix de ma mère.) Et c'est là qu'on  
voit l'arnaque : normalement, je veux dire,  
dans une famille normale ça sentirait déjà le rôti  
et le coulis de sauce grasse. Martin!!! (Silence.)  
Tu nous prépares quoi ce soir ?

Pffff (je précise ?), pas de Slack, mais Pof (mag  
posé à plat sur mon matelas). Croc (craquement  
du gros orteil gauche). Déplacement tranquille  
vers la pièce de vie. Passage dans la chambre-  
couloir (couloir transformé en chambre de ma  
mère), légère rotation sur la gauche de façon à  
longer le canapé-lit pas replié devenu le bureau  
de ma mère depuis qu'elle a décidé de passer son  
DAEU. Tout ça à cause des rencontres parents-  
professeurs et de leurs réflexions à cent balles  
sur ma profonde nullité, sauf en français où  
j'atteins la moyenne grâce à mon imaginaire  
spectaculaire. Mais là, bluff. Aucun imaginaire,

juste un peu de lecture spécialisée. Ma mère passe son DAEU (bac pour adultes), à ne pas confondre avec le DAHU, un jeu à la con pour ados en manque de sensations fortes. Quoique son DAEU ait un peu du DAHU dans le sens où elle le passe pour ne plus avoir l'air niaise devant mes profs, et pour retrouver des sensations de l'époque où elle a tout abandonné à mon profit. Et puis, mais ça elle ne l'avouera jamais, elle passe son DAEU pour plaire à François, et peut-être aussi pour avoir droit à des cours particuliers. Mais on n'en est pas là. François, c'est pas sérieux, enfin pas encore, pas tout à fait.

Passage le long du canapé-bureau effectué, entrée dans la pièce de vie-cuisine-salon-salle à manger (on mange sur la table basse, ce qui nous permet d'éviter de nous prendre la tête sur la place qu'il n'y a pas pour installer une table à manger et on a mis des coussins sur le tapis à la place d'un canapé trop volumineux). Passage derrière le bar à plantes, ouverture du frigo. Soupir. Voix de ma mère :

– Tu nous fais quoi ?

– Humpfff!

– Qu'est-ce que t'as dit ? Du tofu ?

– J'ai pas dit « tofu », j'ai soupiré.

Silence, froissement de feuille, Schaff (boulette d'exo tombée à côté de la corbeille). Petite voix gentille :

– Tu veux faire un saut à Lidl ?

Grognement. Si je vais à Lidl je ne pourrai pas bosser mon intro pour la répète de demain et Jo va encore faire la gueule, il va regarder Nath et nous dire : « Les mecs, vous êtes pas ensemble. » Et il va nous refaire le discours de la basse-batterie qui doit groover à l'unisson. Nath suspendra sa baguette au-dessus de la caisse claire et on aura l'air de gamins pris en flagrant délit d'approximation. Et je ne pourrai pas dire : « C'est à cause de ma mère qui m'oblige à aller faire les courses. »

Les Pierres Tremblantes s'en foutent de Lidl et de mes histoires de tofu.

– Au fait, t'as fait tes devoirs ?

– Ouof...

Jet de l'eau dans la casserole. Pâtes au pesto et reste de carottes râpées que je vais faire cuire. Pas besoin d'aller chez Lidl.

Allongée sur le ventre, ma mère potasse en fronçant les sourcils. Je m'adosse au mur de sa chambre.

– Il passe ce soir ?

Une mèche tombe devant ses yeux, petite moue.

– Oui, mais tard. Il a une réunion avec des parents.

Elle relève la tête et grimace, comme si les parents d'élèves lui volaient son mec inutilement. Mais ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'une réunion parents-profs, ça peut être utile, ça ne

se passe pas toujours comme avec nous. Les autres parents ne s'énervent pas sur le prof sous prétexte qu'il ne connaît rien en liberté d'expression et ils se mettent pas à chialer quand on leur dit que leur progéniture est un gâchis de l'espèce (j'invente là, ils disent pas ça, mais c'est à peu près ce que ça veut dire). Les autres parents, ils ne prennent pas tout pour eux, comme si le mauvais élève c'était eux, et non leur enfant. La semaine d'avant la réunion, ma mère n'avale plus rien et, le jour J, elle est si fébrile qu'on la prendrait presque pour une dépressive anorexique. En vrai, elle n'est absolument pas dépressive, au contraire, elle a une pêche d'enfer avec juste des petits coups de mou quand la fin de mois s'annonce mal. Moi, on me regarde comme un bon à rien, à part François qu'est venu au concert des Pierres Tremblantes et qu'a trouvé qu'on avait un bon son. J'exagère quand je dis « bon à rien », c'est pas vraiment ça, puisque y en a qui disent que j'ai des capacités inexploitées et que, si je travaillais, etc.

Finalement le DAEU, c'est peut-être pour me donner le goût des études. Pour le moment c'est plutôt raté, mais je fais comme si de rien n'était et je fais celui qu'est super fier de sa mère et qu'est tout content de savoir qu'elle a eu 18 en histoire à l'examen blanc. Moi je sais pourquoi elle est bonne en histoire. Et c'est pas grâce aux

cours. Mais je dis rien, je la laisse s'extasier sur son carnet de notes, et je m'imagine la prochaine réunion parents-profs. Et je sais pas si c'est une intuition, mais j'ai comme l'impression que ce sera pire encore que toutes celles qu'on a déjà vécues.

Tant pis pour le secret professionnel qui consiste à ne jamais faire allusion à ce qui se passe au collège. Cette fois, il va falloir que j'en touche un mot à François.

Évidemment, cette réunion n'était pas nécessaire. Mais c'est la seule façon que j'ai trouvée pour passer une demi-heure de plus avec M. Martin. Et d'être, le temps d'un instant, la seule élève à le solliciter. J'avais tout organisé de façon à arriver la première et, volontairement, j'avais annoncé un horaire ultérieur d'un quart d'heure à mes parents. Ce qui m'a permis de profiter du silence de M. Martin de dix-huit heures à dix-huit heures quinze. M. Martin, vingt-sept ans d'après mes données personnelles, professeur enthousiaste même quand le degré d'endormissement général de la classe atteint les sommets d'entendement. Sa stature de dieu grec se lit sous son jean flottant et ses sweats de jogger. François, un prénom digne de l'histoire de France.

Il me toise en silence, apprécie mon carnet de correspondance, relève un sourcil.

– Capucine, tu es une excellente élève, que me vaut cette défaillance soudaine ?

Il sourit. Il ne parle ainsi à aucune autre. Mais avec moi il fait des efforts pour me donner l'impression de me connaître et d'avoir une relation

personnalisée. Je caresse du doigt la reliure du carnet :

– Troubles de la concentration ?

Je n'aurais pas dû dire ça. Le mot « troubles » me trouble. Je rougis, je le vois bien que je rougis, la chaleur court du ventre à mes joues en une fraction de seconde. Je baisse les yeux. Évidemment, il ne se doute pas un instant des efforts fournis pour devenir mauvaise élève. Rater un devoir volontairement sans vouloir paraître idiot est extrêmement complexe. Il m'a fallu inventer des réponses fausses mais finement argumentées, jamais je n'ai autant bûché !

Il se penche vers moi, me demande si tout va bien. Il retient un geste tendre, un geste de soutien. J'hésite à lui faire le coup de l'évanouissement : seuls dans le collège, il tenterait de me réanimer en m'aspergeant d'eau. Dans les deux cas, le trouble ne fait que s'accroître, mon cœur frappe, je l'imagine me porter aux toilettes. J'ai toujours adoré les toilettes, elles sont un des lieux favoris de mes rêveries.

Une fraction de seconde. Tout va trop vite dans la tête. Je voudrais faire durer, arrêter le temps, détailler la façon dont M. Martin me porterait jusqu'aux robinets, lui dire, d'une voix de petite fille, que j'ai envie de faire pipi, l'attendrir, et avoir conscience que ce que nous vivons là est unique, que toute notre vie nous garderons ce souvenir d'émotion dans les toilettes du collège

Villecroix et qu'ensuite plus jamais les toilettes n'auront la même couleur, la même odeur de Javel. Elles deviendront le tombeau d'un souvenir où je passerai chaque jour autant de temps que lorsque j'ai mes règles et que je veux vérifier que ma culotte n'est pas tachée. Les autres élèves penseront que j'ai mes règles en permanence, le contraire exact de l'aménorrhée, une sorte d'hémorragie continue. L'hémorragie du souvenir, une tache indélébile dans ma vie d'adolescente.

Il a refermé le carnet de correspondance, il me dit que, me connaissant, mes résultats vont retrouver leur habitude, de ne pas m'inquiéter. Je ne regrette pas mes efforts et ces quelques mauvaises notes pour un entretien et quinze minutes d'intimité. C'est mieux que je ne pouvais espérer, il regarde sa montre. Mes parents entrent en se serrant les coudes. Une première dans leur vie de parents, cette convocation. Ma mère est pitoyable dans sa jupe à fleurs, et mon père sent la sueur sous sa veste de contrôleur. M. Martin leur tend une main dynamique. Il les rassure, il voulait juste les tenir informés, par précaution. Au mot « précaution », ma mère s'effondre. J'imagine M. Martin me demander si je prends mes « précautions » et moi lui tendre une guirlande de capotes. Je l'observe en coin, il propose une chaise à ma mère et la glisse sous son gros derrière. Mon père s'essuie le

front. J'ai honte, je regarde par la fenêtre. Je n'ai pas honte de mon stratagème, mais d'eux, de leur odeur de vieux, de leurs fringues de vieux, de leurs exagérations de vieux. M. Martin pourrait être leur fils et il leur fout la frousse, simplement parce qu'il enseigne une matière qui compte au brevet des collèges. Il les rassure et se tourne vers moi.

– Capucine (il commence toujours ses phrases par « Capucine »), tu as quelque chose à ajouter ? (En public, il me parle normalement.)

Quelque chose à ajouter. Oh oui ! J'aurais mille choses à ajouter que je n'exprimerai jamais, et encore moins devant mes parents. Je promets de mieux me concentrer à l'avenir, les yeux mouillés de ma mère me sont reconnaissants, mon père l'aide à se relever. M. Martin ferme son sac de toile et le passe en bandoulière. Et tout le monde s'en va, accablé, fatigué, sauf moi qui, en fermant la marche, observe une légère trace de sueur sur le sweat de mon professeur. Une sueur de jeune homme qui n'évoque pas la vieillesse, mais l'effort dans toute sa splendeur.

Dévalage express de l'escalier. Les Pierres tremblantes m'attendent au local près de chez Jo. Dernière répète avant le tremplin du Chihuahua. Je me remémore la structure de *Skate Around The Corner* et mon intro en slap inspirée librement du *Live à Verona* de Jamiroquai, une intro de fou soit dit en passant (celle du live).

– Salut toi.

François me sourit avec son air de mec pressé d'arriver. Mon manche manque se cogner à la porte d'entrée. Petite contorsion pour le laisser passer sans risquer d'égratigner ma housse.

– T'avais pas réunion ?

Il répond pas. François parle jamais boulot avec moi, il dit que m'avoir dans ses cours est déjà assez délicat comme ça, qu'il ne faut pas tout compliquer en me mettant au secret. Mais j'arrive toujours à lui soutirer des anecdotes marrantes, et là par exemple, je finis par comprendre qu'il avait rendez-vous avec une intello qu'a failli s'évanouir d'émotion tellement elle n'a pas l'habitude d'être convoquée. Je vois déjà le tableau. Il veut pas me lâcher

son nom. Je l'aurai à la ruse ou à la russe. Comme d'hab.

Shboum. Porte du local qui claque derrière moi. Jo ne se retourne pas, il grimace sur son accordeur. Nath joue avec ses baguettes et fait travailler ses poignets. Les débuts de répète c'est toujours comme ça : silencieux. J'ouvre ma housse, je sors ma basse et le jack, vérifie l'ampli qu'est toujours super mal réglé. Les Déglingués de l'Asphalte, ceux qui squattent le local quand on n'y est pas, n'ont pas compris qu'un instrument pouvait avoir une autre fonction que créer des acouphènes. Je règle les médiums et on s'accorde, chacun dans son coin jusqu'à ce que Jo relève les yeux et fasse :

– Ça boume, man ?

Hochement de tête. Nath me fait signe. Coup de baguettes magiques et c'est parti pour l'enchaînement du premier set. Quarante-cinq minutes non-stop pour faire trembler le jury de ce fichu tremplin. Jo chante son yaourt et je me cale, jambes écartées, manche tourné vers Nath, et en moi, cette impression que ma basse gronde un chant souterrain venu des profondeurs de la Terre. J'essaie d'être avec Nath de ne faire plus qu'un « corps rythmique et stable » comme ils disent dans *Bass magazine*, mais je ne peux pas m'empêcher de penser en même temps, comme si j'étais un peu extérieur

à la scène. Je vois la répète de loin, les trois types qui jouent (nous) dans leur local pourri, les amplis mal réglés, Jo recroquevillé sur son *do* majeur et Nath qui fait danser ses dreads au-dessus de sa caisse claire. Je pense au tremplin, et je me sens minuscule, presque débutant (c'est pas loin d'être vrai), et je me demande pourquoi j'ai choisi de jouer de la basse. Pourquoi cet instru me fait vibrer de la tête aux pieds, pourquoi j'ai l'impression de marcher pieds nus dans la terre quand je joue, pourquoi je ne suis plus timide ni rien quand mon index et mon majeur droits caressent les quatre cordes.

Nath secoue ses dreads de plus en plus vite et cligne des yeux, Jo se tourne vers moi régulièrement et de plus en plus souvent. Il grimace, on dirait qu'il essaie de me dire quelque chose mais ses yeux ne décollent pas du manche de sa Fender, alors j'en conclus qu'il chante son solo en jouant, comme Hendrix. Ma basse résonne, je suis seul à jouer. Je n'entends plus qu'elle.

Je relève la tête. Les gars me regardent, immobiles. Même Nath a posé ses baguettes.

– T'as sniffé avant d'arriver ou quoi ?

Jo s'y met :

– T'es pas calé, mec. Qu'est-ce qui t'a pris d'accélérer comme ça ? On n'est pas aux Jeux olympiques, ma parole.

Je réponds pas. J'explique pas que j'ai pas pu bosser ma structure à cause d'une histoire de

pâtes au pesto. En plus c'est pas vraiment vrai.  
Je ne suis pas à leur niveau, c'est tout.

J'ai l'oreille mais pas leur trempe. Ça fait une différence. Parce que, même si la trempe ne se mesure pas, la différence, elle, est de taille.

Le 29 janvier dernier j'ai eu quinze ans. J'aurais souvent pu sauter une classe mais je n'ai jamais voulu. Mes parents, eux, étaient d'accord, fiers qu'ils sont d'avoir mis au monde une fille dont le QI est supérieur aux deux leurs réunis. Mais j'ai toujours refusé pour la simple et bonne raison que je n'aurais pas supporté d'être la plus petite, l'immature, vous savez, comme quand on passe du CM2 à la sixième. En CM2, on est grand, on nous donne des responsabilités, on protège les plus petits, on se moque d'eux aussi. Ils nous regardent, nous les filles en jupe courte comme des top models géants aux allures de princesses citadines. Puis arrive la sixième, et le voile tombe. De top models, nous devenons naines, gamines et informes, perdues dans les couloirs d'un établissement inquiétant. Les grands nous rient au nez et nos stylos paillettes n'ont plus rien d'une baguette magique.

Voilà pourquoi j'ai toujours préféré avoir l'âge des autres et n'être pour personne cette petite chose décalée que ses facilités ridiculisent.

D'ailleurs, je ne suis pas si douée qu'on le

croit. Je suis seulement maligne. Je sais décrypter ce qu'on attend de moi, ni plus ni moins. J'espère un jour pouvoir mettre cette qualité au profit de mes aspirations réelles.

Les crayons grattent sur un devoir d'algèbre. Je fais semblant de réfléchir pour ne pas paraître prétentieuse. Et par la même occasion je scrute l'horizon, mes yeux se posent sur les dos voûtés des trois mâles assis au premier rang : Loïs, le lèche-sandaless de Mme Sou, qui, sous prétexte de vouloir intégrer après le bac une grande école de commerce, a décidé d'avoir son brevet avec mention Très bien. À sa droite, le deuxième lèche-sandaless de Mme Sou, nettement moins brillant que le premier mais particulièrement efficace en matière de gruge visuelle. Et plus loin, près du mur, le schtroumpf endormi.

Le schtroumpf, d'après la fréquence du mouvement de son poignet en direction de son regard, n'a qu'une idée en tête : trouver midi à quatorze heures ou plutôt, trouver dix-sept heures dès huit heures du matin. Le genre de personne qu'il vaut mieux éviter de regarder au risque de bâiller sans discontinuer. Il remue vaguement du ciboulot, un petit coup de montre et il s'étale un peu plus. Mme Sou l'observe en soupirant et oriente son regard éteint vers moi. Je retire l'extrémité de mon crayon de bois de ma bouche et fais mine de réfléchir intensément. D'ailleurs je réfléchis : est-ce qu'un seul de ces trois mâles

saurait éveiller en moi le désir ? Aurais-je envie de leur offrir ma virginité ? Serait-ce mieux que dans mes rêveries ? Non. Assurément, non. Et, même si j'ai hâte, je ne veux pas le faire n'importe comment et avec n'importe qui. Je veux un homme d'expérience qui saura me guider et aura la clé des plaisirs intimes. Je ne veux pas d'un morveux et de « Je t'aime » essoufflés à répétition. Pour devenir femme, je veux un homme. Et pour le moment, seul M. Martin paraît être à la hauteur de mes espérances. M. Martin que je ne verrai pas aujourd'hui sauf si je trouve une excuse pour aller fourrer mon nez à la salle des profs.

Lily explose un point noir logé juste au-dessus de sa lèvre supérieure et repose son miroir de poche.

Le schtroumpf s'est endormi pour de bon, le front posé sur son avant-bras, les lèche-sandalettes relisent leurs copies en déglutissant et les autres que je ne peux pas voir gigotent nerveusement sur leurs chaises de plastique.

Aujourd'hui, ma lucidité m'indispose. Tout ce fatras de vie sociale me fait mal au cœur. Et ces corps sclérosés sous des habits communs m'attristent. Sans raison, je me suis levée dépitée, comme si, cette nuit, mes envies s'étaient évaporées dans un rêve apparemment trop chaud pour elles, qu'elles avaient littéralement fondu. Ce matin, en me réveillant, le jour s'est levé en laissant du noir dans ma tête, un noir de

non-sens, opaque et douteux. Un signe d'urgence,  
je suppose.

Urgence à devenir femme ?